Anne Chevalier

L'arbre-gardien

EDILIVRE

EXTRAIT

Sommaire

Un – Page blanche 9
Deux – Dans un jardin 17
Trois – L'imprévu 27
Quatre – Ligne rouge 39
Cinq – Oser dire 47
Six – In memoriam 59
Sept – Epiphanie profane 77
Huit – Comme une mort 87
Neuf – Un autre monde 95
Dix – Partir loin 107
Onze – Signer la paix 117
Douze – Une aube d’avril 127
Treize – La part manquante 137
Quatorze – Un jeune homme raisonnable 143
Quinze – Entrer dans le silence 153
Epilogue 163

EXTRAIT

EXTRAIT

A la radieuse mémoire de Christiane Singer

Pour H.

Il existe des cimes qu'on ne touche qu'une seule fois…

EXTRAIT

EXTRAIT

« Pour que nos feuilles puissent atteindre le Ciel, nos racines doivent descendre *jusqu'aux enfers…* »

Carl Gustav JUNG

EXTRAIT

EXTRAIT

Un
Page blanche

La grosse mèche de la perceuse s'enfonce en crissant dans le crépi blanc, tandis qu'une poussière opaque et grise s'envole vers le goudron noir du trottoir et salit les sandales de Diane d'une mince pellicule poudreuse.

Docteur Diane DARTEMONT

Médecine Générale

Consultations libres lundi et mercredi,

sur rendez-vous mardi et samedi

Adossé à un pilier de meulière, les deux mains dans les poches de son jean, un grand garçon mince aux boucles brunes qui mangent à demi ses yeux bleus pleins de rire s'exclame d'une voix déjà grave :

– Mais oui, Maman… elle est droite !

Diane Dartemont, septique, fait un pas en arrière, penche la tête sur le côté une fois encore et murmure :

– Tu es sûr, Maxence ? Moi je trouve que ça penche un peu vers la droite …

EXTRAIT

Devant la grille verte, assis bien droit sur son vélo, Guillaume surveille les opérations d'un air entendu, et fronce un sourcil expert :

– Si ! C'est bien, M'man !

– Puisque vous le dites, Messieurs !

Diane soupire et sourit à ses fils, repose la perceuse dans son coffret métallique.

Les mains sur les hanches, elle considère la plaque professionnelle flambant neuve. Une fierté mêlée de crainte lui étreint la poitrine. Un nouveau lieu. Une nouvelle vie.

C'est le vertige d'un début, attirant et effrayant, une sève de vie qui monte, prête à devenir, qui vient se mesurer à l'opacité de l'Inconnu.

Mais n'est-ce pas ce qu'elle a voulu ?

Derrière Maxence qui marche à grandes enjambées la mallette à outils à la main, Diane remonte l'allée de l'immense parc, Guillaume pédalant sur ses talons. C'est un vaste tapis d'herbe tendre, où se dressent peupliers et bouleaux graciles, et un pin imposant et rude, qu'elle a aussitôt élu gardien des lieux. A l'abri de ses grosses branches, elle vient souvent s'asseoir, le dos plaqué au tronc rêche, alors que le crépuscule tout juste printanier vient avaler le ciel. Elle aime à se tenir là, de longs moments, immobile, avide de solitude et de silence.

La petite maison blanche apparaît au détour de l'allée, nichée dans ses rosiers.

C'est là qu'elle a défait ses cartons, il y a tout juste une semaine. Elle l'a enfin, son havre de paix, un lieu de vie bien à elle, qu'elle partage à mi-temps avec Guillaume et Maxence, chez leur père tout proche, une semaine sur deux.

EXTRAIT

C’est là qu’elle a voulu transférer son cabinet médical, laissant derrière elle les collègues avec qui elle a partagé quinze années complices, pour voler de ses propres ailes, à l’autre bout de la même ville.

Un pan de vie effondré.

Une déflagration inattendue dans son ciel, qui a dévié sa trajectoire.

La nuit a envahi le grand jardin.

Dans le grand salon, s’enroulent des volutes d’encens indien, qui chargent l’air de leurs puissantes fragrances de santal.

Dans sa chambre, portes closes, Maxence discute avec ses nombreux copains, via Internet ou son portable, à moins que ce ne soit les deux en même temps.

En pyjama de Spiderman, Guillaume s’évade déjà au pays des rêves, où s’ébattent les invincibles héros, qui peuplent ses étagères et l’occupent de longues heures, le petit bonhomme de sept ans ne cessant de dessiner, créer, inventer sans relâche.

Diane relève ses longs cheveux bruns en un chignon qu’elle noue sur sa nuque à l’aide d’une pique de bois effilée.

Rafraichie par une douche à peine tiède, elle a enfilé une ample chemise blanche masculine sur un caleçon noir sans pieds qui lui donne l’air d’une danseuse.

A quarante-cinq ans, elle a gardé une silhouette longiligne et souple, que les derniers mois ont amaigri, la rendant d’apparence plus osseuse et fragile.

Dans son visage très pâle aux joues creusées, on remarque toujours d’abord ses yeux verts qui sourient

EXTRAIT

en même temps que ses lèvres, griffant le coin de ses paupières de petits sillons facétieux, qui se sont insensiblement creusés et multipliés au cours des jours, tandis qu'un sillon de moins en moins discret entoure sa bouche et cerne son regard, et que les tout premiers fils blancs sont venus se suspendre à sa chevelure.

On dit d'elle que c'est une « belle femme »… mais Diane, elle, entend « encore » belle…

La cuisine est tout juste éclairée d'une petite lampe en papier japonnais. Cà et là, dans la grande pièce sans cloisons, plusieurs lampes colorées diffusent une clarté paisible et chaleureuse, une atmosphère sereine comme Diane les aime.

Debout contre l'évier d'inox, elle se verse un peu d'excellent vin rouge dans un verre ventru au pied interminable, puis, les pieds nus, elle marche vers le grand canapé de velours rouge où elle s'installe en tailleur, un gros coussin calant bien son dos, un grand carnet de moleskine noire ouvert sur ses genoux, à la première page.

Le gros « Mont-Blanc » décapuchonné attend, la plume en l'air, qu'elle veuille bien l'inviter à écrire…

Elle n'aime que lui, n'écrit qu'avec lui.

Ecrire. Tout dire. Crier ce qui doit être caché, dévoiler ce qu'il faudrait taire, entre ces pages et sur ces lignes.

Ecrire, parce que si elle se tait davantage, elle étouffera du dedans, si lourde de peine et d'attente, plus affligée chaque jour du manque, plus dévastée que la veille par l'exil.

C'est une question vitale, car Diane veut pouvoir continuer, à vivre et être.

EXTRAIT

Ecrire pour se sauver elle-même.

Parler de lui, écrire pour lui…

Sur la page de garde, Diane trace de sa belle écriture ronde :

« Pour Alexandre… »

Et sur le carnet encore vierge de mots, les lignes s'envolent…

« Saurai-je un jour trouver les mots pour parler d'Alexandre ?

Il entra dans ma vie, alors que j'étais arrivée au mitan d'une existence où s'étaient succédés des hauts et des bas extrêmes, avant de trouver l'apaisement sans surprises d'un quotidien ordonné et rangé.

J'étais un brillant monolithe, un concentré inébranlable de certitudes obtuses et froides, un être statique, certaine que rien ne dérangerait ma rigide trajectoire, ni ne provoquerait ma sortie du mœlleux cocon patiemment tissé par mes soins.

Je ne manquais alors nulle occasion de commenter et juger les défaillances de l'un, les supposées déviances de l'autre, les faiblesses de tous, rien n'étant assez puissant pour déranger mes convictions ou faire vaciller mes certitudes, ni fissurer juste un peu cette ligne directrice unique et sans nuances qui guidait ma vie.

Je fus une de ces « dames bien «, comme il en fleurit tant en province, m'agitant de petites dévotions en charges paroissiales, sans doute pour me sentir exister, distordant ainsi ma nature véritable, asséchant ma soif de vivre et une foi incandescente bien vite dissoute en des actions répétitives, noyée dans une

EXTRAIT

pensée figée et une morale collective dont j'aurais refusé à tout prix de me déprendre.

C'est dans une église bondée que je le vis pour la première fois.

L'automne venait tout juste de reprendre ses droits, et les visages encore hâlés rappelaient la proximité des vacances d'été, tandis que les corps, déjà, se cachaient sous les pulls fins et les blousons légers.

Je ne saurai jamais pourquoi j'ai levé les yeux au moment où il passait auprès de moi. Je n'ai d'abord vu qu'un profil qui se découpait, bien net, sur le mur clair, l'expression altière et sévère d'un visage, la raideur un peu hautaine d'un corps mince. Il portait ce jour-là un jean délavé un peu trop grand, un pull bleu foncé dont le col en V s'ouvrait largement sur un tee-shirt blanc.

Dans ces vêtements tout simples, enfilés sans doute à la va-vite, il dégageait un charme, une élégance et une prestance dont il n'avait pas la moindre conscience.

J'ai remarqué son nez très droit et ses mâchoires crispées, entr'aperçu son teint très pâle et ses cheveux blond foncés coupés très court.

Lorsqu'il est retourné à sa place, marchant à grandes enjambées, les bras croisés sur la poitrine, j'ai découvert l'arc étrange de ses sourcils très dessinés, au dessus de paupières baissées aux longs cils châtains, presque diaphanes. L'expression tendue et douloureuse de ce visage m'a saisie d'un coup, m'arrachant avec brutalité à mes pensées. L'air intransigeant et dur de ce jeune homme inconnu m'a littéralement happée en dehors du moment présent.

EXTRAIT

Je n’aurais su lui donner précisément d’âge : dix-huit ans, tout au plus ?

Dès cet instant, il a éclipsé tous les autres visages alentour, attiré à lui mon âme sans que je comprenne pourquoi. En quelques minutes, les traits si singuliers de ce visage entrèrent en moi, et n’en sortiraient jamais plus. Son expression m’avait fascinée plus encore que sa beauté, car j’y voyais déjà une force intérieure, inaccessible, presque brutale.

J’ai deviné tout de ce qu’il attendait des autres, perçu l’exigeance qu’il s’imposait à lui-même.

Comme un scanner l’aurait traversé sans rencontrer la moindre opacité, j’ai su tout cela rien qu’en posant mon regard sur lui ce matin-là.

Plus encore que cette compréhension instantanée, j’eus l’intuition que l’âme qui palpitait là, juste devant moi, était celle que j’avais toujours espéré trouver.

J’étais une femme rangée, pétrifiée dans ses convictions ; une professionnelle de bonne réputation. Nul n’aurait soupçonné combien l’air me manquait, à quel point mes rêves étaient plus hauts que ma vie. Personne n’aurait pu deviner que cette existence visible aux yeux des gens, pleine et affairée se trouvait aux antipodes de mes aspirations intérieures, et que je m’y fanais sans réagir.

Souvent, pourtant, je m’entendais penser : «°quelque chose est là, qui vient », pour aussitôt imposer silence à cette petite voix qui avait le mauvais goût de se manifester, perturbait mon apparente tranquillité, poil à gratter dans mon calme plat, dérangeant l’ordre de mes si prévisibles journées…. »

EXTRAIT

EXTRAIT

Deux
Dans un jardin

A travers les persiennes, un rayon de soleil indiscret vient s'accrocher aux paupières mi-closes de Diane, qui, tout doucement, émerge d'un sommeil réparateur.

Matinale comme à l'ordinaire, quel que soit le jour de la semaine, elle s'étire voluptueusement, rejetant du pied la couverture sur le sol.

Pas un bruit. Seul un oiseau fait son solo du matin, histoire d'accueillir dignement le printemps.

Les garçons passent le week-end chez Jean, venu les chercher la veille. Chaleureux et réservé comme il sait l'être, il l'a embrassée, sans nostalgie apparente, sur les deux joues.

Maxence, son gros sac à dos noir jeté sur l'épaule, a entouré Diane d'un bras déjà puissant, lui effleurant le visage de sa tignasse ébouriffée :

– Salut, M'man… à dimanche !

Guillaume, qui tenait à transporter tous ses robots pour le week-end, s'est suspendu à son cou de de

EXTRAIT